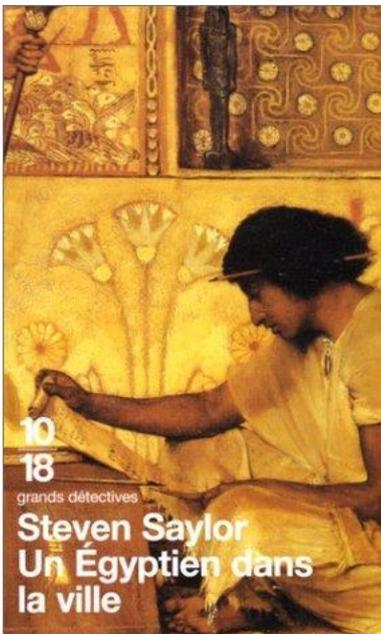
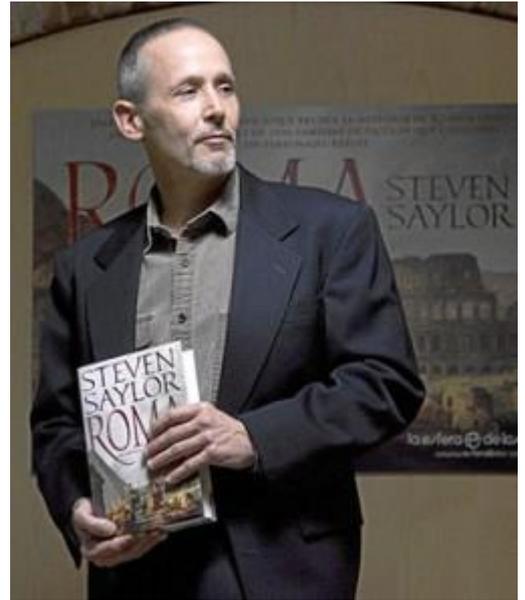


# Clodia Metelli : une femme fatale ?

Steven Saylor, né en 1956, journaliste et écrivain américain, a rédigé « les Mystères de Rome », une série de romans policiers qu'il situe à Rome, au I<sup>er</sup> siècle avant JC. Son détective, Gordien, côtoie tous les grands personnages de l'époque : Cicéron, Pompée, César, et beaucoup d'autres. Dans [Un Égyptien dans la ville](#) et [Meurtre sur la voie Appia](#), il met en scène Clodia Metelli et son frère Publius Clodius Pulcher.

Voici la première rencontre entre Gordien et Clodia. Elle a lieu dans les jardins de celle-ci. Les « Horti » désignaient des parcs, à l'écart du centre-ville, par exemple sur la rive droite du Tibre ou sur la colline du Pincio (là où se trouve encore aujourd'hui un parc, qui accueille le musée de la Villa Borghèse ou la résidence d'artistes français de la Villa Médicis). Ces parcs étaient bien sûr privés, appartenant la plupart du temps aux grandes familles romaines.



## Question :

Quelle image le texte de Steven Saylor donne-t-il de Clodia et de son frère ? Commentez le lieu de la scène, le vêtement de Clodia, son comportement, autant avec Gordien qu'avec son frère.

Appuyez-vous sur des citations pour justifier votre analyse.



**Fresques  
représentant  
un jardin,  
Triclinium de  
Maison de  
Livie.**

**20-10 avant JC.**

**Musée national  
Rome.**

Parvenus au bout de la maison sans rencontrer personne, nous ressortîmes sous le portique couvert. Trygonion regarda vers les bois de l'autre côté de la prairie.

– Non, elle n'est ni dans les cuisines, ni dans le quartier des esclaves, ni aux écuries. Elle est forcément sur la rive.

Nous retraversâmes la prairie, en direction du bosquet au bord du fleuve. Une statue de Vénus se dressait à l'ombre des arbres. Pas un petit objet décoratif comme ceux de la maison, mais un magnifique bronze de haute taille sur un piédestal de marbre. La déesse regardait l'eau. Sa physionomie affichait une expression de contentement presque béat, comme si la rivière ne coulait que pour jouer une douce musique à ses oreilles et que la cité proche sur l'autre rive n'eût été érigée que pour distraire sa vue.

– Une statue merveilleuse, chuchotai-je.

– C'est ce que tu penses ? fit Trygonion. Alors tu devrais voir celle qui se trouve chez elle en ville.

Il pivota et poursuivit sa route en fredonnant un hymne à Cybèle. À chaque pas qui le rapprochait de la rivière et d'une tente à bandes rouges et blanches plantée sur la rive, il semblait plus détendu.

Nous sortîmes du couvert des arbres et débouchâmes en plein soleil. Une douce brise agitait l'herbe. La tente se

détachait dans un décor resplendissant : le vert clair de l'herbe, le vert sombre du fleuve et l'azur éblouissant du ciel. Les bandes rouges ondulaient comme des serpents dans un champ tout blanc, puis, par un curieux effet d'optique, l'illusion s'inversait et des serpents blancs se mouvaient sur un fond rouge.

J'entendis des flocs dans l'eau sans savoir d'où cela venait, car les grands arbres de chaque côté me bouchaient la vue.

– Attends ici, dit Trygonion qui pénétra sous la tente pour ressortir peu après. Entre, Gordien. Mais laisse ton garde à l'extérieur.

Une main invisible releva les pans de toile. Je m'avançai à l'intérieur.

La première chose que je remarquai fut le parfum, un parfum que je n'avais jamais senti auparavant – insaisissable, subtil, et intrigant. À l'instant même, je sus que je ne l'oublierais jamais.

La soie rouge et blanc adoucissait l'éclat du soleil et emplissait la tente d'un chaud rougeoiement. Côté rivière, la toile avait été roulée. Le spectacle ressemblait à une peinture. La lumière du soleil dansait sur l'eau verte et projetait des losanges lumineux dans la tente. De nouveau, j'entendis les bruits de l'eau. Cette fois, j'en identifiai l'origine : un groupe de jeunes hommes et de garçons, de quinze ans ou plus, qui folâtraient dans le fleuve. Certains d'entre eux portaient des bandes de tissu aux couleurs vives autour de leurs hanches, mais la plupart étaient nus. Les perles d'eau sur leur peau lisse miroitaient comme des bijoux. Mais quand ils se déplaçaient à l'ombre des arbres, la peau des nageurs se tachait, pareille à celle de panthères.

Je m'avançai au centre de la tente, où m'attendait Trygonion, un sourire rayonnant sur les lèvres. Il tenait la main d'une femme allongée sur un haut divan recouvert de coussins assortis aux couleurs du pavillon de toile. Elle regardait l'eau et je ne pouvais voir son visage.

– Tous les jeunes gens que tu aperçois avec des pagnes m'appartiennent. Ce sont mes esclaves : mes porteurs de litière et mes gardes du corps. Ici, je leur demande d'en mettre. Après tout, je peux les voir nus quand je veux, et cela me permet de repérer plus facilement les autres. Tous les jeunes Romains fiers de leur corps et désireux d'être admirés nus savent qu'ils peuvent librement venir nager le long de ma rive... du moment qu'ils sont bien nus. Il y a un petit sentier caché sous ces arbres qui leur permet de descendre discrètement ici. Ils suspendent leurs vêtements aux branches. Au plus fort de l'été, par un bel après-midi brûlant, ils sont parfois une centaine à plonger, s'éclabousser et se dorer au soleil sur les rochers... tout nus selon ma loi.

La femme que je regardais n'était plus toute jeune. Sachant qu'elle avait cinq ans de plus environ que son frère Publius Clodius, je calculai qu'elle devait avoir quarante ans, à un an près. Pourtant, j'avais du mal à dire si elle faisait son âge ou pas. Elle portait très bien ses années. Sa peau était certainement plus belle que celle de la plupart des femmes de quarante ans : elle avait la couleur des roses blanches, laiteuse et lisse. La lumière filtrée de la tente l'avantageait peut-être après tout. Par quelque secrète magie sa chevelure noire et brillante formait un labyrinthe de boucles et de volutes harmonieuses. Le mouvement de ses cheveux tirés en arrière accentuait l'angle de ses pommettes et la ligne fière de son nez. Le

rouge somptueux de ses lèvres ne pouvait sûrement pas être naturel. Des éclairs bleus, jaunes, mais surtout verts – la couleur de l'émeraude – irisaient ses yeux.

– Regarde, ils ont la chair de poule ! dit-elle en riant. Comment peuvent-ils supporter la température de l'eau ? C'est incroyable. Le fleuve doit encore être glacial en cette époque de l'année, même si le soleil brille. Oh ! mais vois comme ce froid ratatine leur membre viril. Quel dommage ! Cela gâche mon plaisir. Mais aucun d'eux ne tremble. Ah ! ces chers garçons, jeunes, braves et sots... Ils ne veulent pas que je les voie frissonner.

Elle partit dans un nouvel éclat de rire, avant de se caler dans la pile de coussins et de replier les jambes sur le côté. Une longue stola de soie jaune scintillante, ceinturée sous les seins et à la taille, la recouvrait du cou aux pieds. Seuls ses bras étaient nus. Personne n'aurait pu pourtant qualifier son vêtement de modeste. Le tissu était si fin qu'il en devenait presque transparent. Dans la vive lumière, il était difficile de dire si l'éclat de ses formes venait de la soie brillante ou de la peau merveilleusement lisse. Je n'avais jamais vu semblable stola. Cet émoi devait se traduire sur mon visage, car Clodia se remit à rire... et pas à cause des jeunes hommes dans la rivière, cette fois.

– Aimes-tu ma stola ?

Elle me regardait droit dans les yeux tout en passant la paume de sa main sur sa hanche et puis le long de sa cuisse jusqu'au genou.

– C'est quelque chose de tout nouveau. Un célèbre tisserand de Cos l'a réalisée. Je ne pense pas que d'autres femmes à Rome en possèdent une semblable.

[...]

Je toussotai et regardai de l'autre côté. Dans l'eau, les jeunes hommes se lançaient maintenant une balle de cuir. Régulièrement, ils jetaient des coups d'œil vers la tente. Pas étonnant qu'ils soient descendus au fleuve dès la

première chaleur de l'année : ils venaient autant pour la regarder qu'elle pour les contempler. Je toussotai de nouveau.

– Ta gorge est sèche ? Es-tu venu à *pied* du Palatin ?

Elle avait vraiment l'air intriguée, comme si marcher – quelle que soit la distance – était une prouesse dont ses porteurs étaient capables, mais qui lui était étrangère.

– Oui.

– Mon pauvre, alors tu dois être assoiffé. Tiens, regarde ici. Chrysis a déposé des coupes à notre intention. Il y a de l'eau fraîche dans la cruche d'argile. Et celle d'argent contient du vin, du falerne. Je ne bois jamais rien d'autre.

Les coupes étaient posées sur une petite table à côté d'elle. Mais il n'y avait pas de siège. Apparemment, les visiteurs étaient censés rester debout.

[ . . . ]

J'ouvris la bouche pour parler. Mais Clodia venait de s'interrompre en entendant le rire profond d'un homme qui s'approchait. Elle sortit brusquement de sa rêverie et s'assit sur le divan. Une joie pure illuminait son visage.

Je me tournai pour voir celui qui avançait à grandes enjambées. Il était aussi nu que les autres jeunes gens. La lumière du soleil déclinant brillait sur l'eau derrière lui et

illuminait sa silhouette. Sur ses épaules et ses membres, des gouttelettes étincelaient comme des petites flammes blanches, soulignant la masse sombre de son corps. Il s'approcha de nous d'une démarche fière. Même si ses traits étaient encore dans l'ombre, je pouvais voir un large sourire sur son visage.

– Chéri !

Le mot sortit des lèvres de Clodia comme un léger souffle. Il n'y avait ni fausseté, ni moquerie dans sa voix. Elle sauta du lit pour venir à la rencontre de l'homme qui pénétrait sous la tente. Lequel des deux avait l'air le plus nu ? L'homme musclé aux longs membres qui ne portait rien d'autre que des perles d'eau ? Ou Clodia dans sa stola de soie jaune transparente ? Ils s'étreignirent et s'embrasèrent sur la bouche.

Là où sa robe avait été mouillée par le corps humide de l'homme, la soie était devenue encore plus transparente et la moulait comme une seconde peau. Elle tourna la tête, vit mon expression et éclata de rire. L'homme en fit autant. On aurait dit le reflet de la femme.

– Mais chéri, dit-elle en lui pressant les mains, que faisais-tu dans l'eau avec les autres ? Quand t'es-tu joint à eux ? Et comment ai-je pu ne pas te remarquer ?

– Je viens juste d'arriver, dit-il avec un rire plus profond que celui de Clodia, mais mystérieusement semblable. Je trouvais amusant de me glisser parmi tes admirateurs pour voir si je pourrais attirer ton attention. Ce ne fut pas le cas, apparemment.

– Mais j'étais distraite, chéri, par quelque chose de très important. C'était à propos de Dion, chéri, et du procès. Voici Gordien, l'homme dont je t'ai parlé. Il va nous aider à punir Marcus Caelius.

L'homme se tourna rayonnant vers moi. Je le reconnaissais maintenant. Je l'avais souvent aperçu de loin au Forum, haranguant la foule de ses partisans ou accompagnant des célébrités du Sénat, mais jamais nu et trempé, avec ses cheveux noirs rejetés en arrière. Il était incroyable de voir à quel point Publius Clodius ressemblait à sa sœur, surtout lorsqu'on les voyait côte à côte.